

Le roman de Vincent (ou Que dit Vincent de la création)

essai romancé sur la vie et la mort de Vincent Van Gogh, peintre novateur

Xavier HIRON

(huitième fichier, état au 27/02/2024)

Un essai romancé

Le roman de Vincent

(vie et mort d'un peintre novateur)

Quoi qu'il en soit de toutes ces considérations, la filiation que Vincent se découvre avec Rembrandt est indéniable ; et elle fut remarquablement durable. Or cette filiation est ressentie à la fois sur les plans plastique, sensible et intellectuelle, car nimbée d'un sentiment d'appartenance à une école du Nord. La connaissance intime des œuvres que Vincent a développé tout au long de son existence fait qu'il est à même d'affirmer des vérités techniques hallucinantes. Ainsi, continuant son long parallèle entre ses deux modèles Rembrandt et Delacroix, Vincent cite de mémoire un journaliste nommé Sylvestre : « Ainsi mourut – presque en souriant – Eugène Delacroix, peintre de grande race, qui avait un soleil dans la tête et un orage dans le cœur, qui allait des guerriers aux saints, des saints aux amoureux, des amants aux tigres, et des tigres aux fleurs. » Ajoutant, prudent : « Possible que ces grands génies ne soient que des toqués et que pour avoir foi et admiration sans bornes pour eux il faille également être toqués... » Mais le peintre Van Gogh a les idées claires et bien arrêtées ; s'il vénère Zola et Balzac comme de grands peintres de la société, il ne supporte pas, par exemple, entendre Baudelaire parler de peinture. Cette lettre B13F qu'il adressa à son élève

Un essai romancé

Bernard, datée depuis Arles de la fin juillet 1888, constitue en soi un autre sommet de ses chefs-d'œuvre.

Son oncle Cent, qui est aussi son parrain mais dont on sait que Vincent sera le seul à ne pas hériter, meurt enfin, au grand soulagement de la famille. A sa sœur, Vincent raconte que, même arrimé, son chevalet ne tient pas toujours debout et qu'il est parfois obligé de peindre à plat sur le sol, lui-même étant agenouillé. Il alterne autant que possible les paysages et les portraits, bien que dans le Sud il trouve peu d'occasion d'entreprendre ce dernier exercice, vers lequel va pourtant sa préférence. La lettre qu'il écrit à sa sœur Wil au début du mois d'août est elle aussi d'une facture extrêmement soignée, claire et précise dans son énoncé, ce qui indique bien que lorsqu'il décide d'écrire à Théo, il ne se soucie aucunement de la forme et s'exécute à l'arrachée. Gauguin reste désargenté au point de différer de nouveau sa venue, ce qui plonge Vincent dans l'incertitude quant au renouvellement de la location de la maison qu'il a pourtant entièrement repeinte.

A son ami Emile Bernard qui travaille à renforcer le rôle graphique de la ligne (il fut, affirme-t-on, l'instigateur du retour de l'effet de cloisonnement des formes dans l'art occidental), il évoque la valeur structurante de l'art ancien et sa capacité à cimenter les sociétés passées. Les artistes, selon lui, possèdent avant tout des âmes de bâtisseurs ; mais ces mêmes artistes, tout comme les putains dont souvent ils partagent la vie, mais en lesquelles leur âme de doit en aucun cas s'évaporer, sont, en ces temps ardues, devenus les rebus de la société. Triste retour de bâton ! Vincent évoque ensuite nombre d'anecdotes et considérations sur le mode de vie des artistes et les répercussions sur leur travail : les chastes et les abstinents, tel Edouard Degas par exemple, n'en

Un essai romancé

étaient pas forcément les moins virils dans leurs œuvres ! Vincent, lui, se voit tel un voyageur tendu vers sa destination. Si jamais il n'existe pas de destination à la vie humaine, ma foi, Vincent aurait eu tort... Mais au moins il aurait rêvé. Et ainsi, il aura été apte à gagner la sérénité de sa vie future à laquelle il croit. La vie, dit-il, n'est qu'un trajet en chemin de fer dont on ne perçoit pas la locomotive. Et les artistes, à tout le moins, laissent derrière eux leurs œuvres afin de passer le flambeau. Quelle parabole ! En attendant, Vincent se voit comme un simple ouvrier, préparateur de l'avenir. Il lui semble que si la science livre aux hommes des acquis durables, des préceptes tangibles, pour ce qui est des arts, rien ne paraît jamais définitivement acquis. La faute en reviendrait-elle aux parisiens, *changeants et perfides comme la mer* ? Lui, il va seulement son petit bonhomme de chemin, tentant de marier laborieusement la forme à la couleur...

Sur ce dernier point, Vincent constate qu'il est le seul, y compris parmi les rares peintres qu'il fréquente, à simplement percevoir la beauté qui se niche dans les choses du quotidien. Mais il a tellement exercé son œil et son esprit ! Il prétend se porter merveilleusement bien. A Théo à qui il fait parvenir un portrait de paysan, il prétend que sa toile prendra d'autant plus vie à côté du Lautrec de leur collection que les tableaux se stimulent mutuellement, par le contraste des couleurs. Aussi nourrit-il le sentiment que, finalement, bien qu'il se soit établi à la campagne, il a plutôt tendance à s'éloigner de la manière de procéder des impressionnistes. Car pour ce qui est du maniement de la couleur, il penche dorénavant pour l'arbitraire, quitte à s'écarter volontairement de ce qu'il voit. Ainsi décrit-il en détail le procédé qu'il emploie : « Je voudrais faire le portrait d'un ami artiste, qui rêve de grands rêves, qui travaille comme le rossignol chante,

Un essai romancé

parce que c'est ainsi sa nature. Cet homme sera blond. Je voudrais mettre dans le tableau mon appréciation, mon amour que j'ai pour lui. Je le peindrai donc tel quel, aussi fidèlement que je pourrai, pour commencer. Mais le tableau n'est pas fini ainsi. Pour le finir, je vais maintenant être coloriste arbitraire. J'exagère le blond de la chevelure, j'arrive aux tons orangés, aux chromes, au citron pâle. Derrière la tête, au lieu de peindre le mur banal du mesquin appartement, je peins l'infini, je fais un fond simple du bleu le plus riche, le plus intense que je puisse confectionner ; et par cette simple combinaison la tête blonde éclairée sur ce fond bleu riche obtient un effet mystérieux comme l'étoile dans l'azur profond. » Le risque, dit-il, étant que le spectateur n'y décèle que de la caricature.

Toiles, vent, chaleur, manque d'argent forment le quotidien de l'été. Toujours dans l'incertitude concernant Gauguin, Vincent se dit pourtant certain d'une collaboration profitable pour les deux artistes ; la seule contrainte à observer étant *de ne pas se quereller*. Ce qui en dit long sur le caractère réciproque des deux personnages, puisque Vincent a déjà côtoyé Gauguin à Paris, via le cercle rapproché de Toulouse-Lautrec. Et chacun des deux protagonistes doit être aussi fort en gueule que l'autre ! C'est une donnée à prendre en considération, sachant que Vincent, pour sa part, reste assez honnête pour ne juger la peinture que par rapport à des critères qu'il escompte objectifs. Ce que Vincent regrette d'avoir vécu à Paris était la tension et l'énerverment continuel dont il a directement souffert ; le fait d'être mal nourri et la promiscuité coupable d'avec les femmes. Loin de ce charivari, il se sent *revivre* (ce qui me permet de souligner combien ses sensations fluctuent). Régulièrement, il s'inquiète de

Un essai romancé

la santé de son frère : histoire de savoir si lui aussi commence à ressentir les effets de la syphilis ? Le restaurant qui lui tient lieu de pension lui évoque l'ambiance d'un tableau en rouge, vert et gris de Velasquez : c'est-à-dire d'une facture sombre et intense, éclairée à contre-jour. Van Gogh voit tellement de scènes à saisir en chaque chose qu'il n'a même plus le temps de les fixer ; en conséquence de quoi, il se contente de les décrire dans ses lettres à son frère...

Vincent continue à lire beaucoup, car Théo l'approvisionne en ouvrages, autant techniques que littéraires. Toujours à l'avant-garde de la défense des mœurs, car se reconnaissant dans ceux qui ont souffert, Vincent n'hésite pas à justifier les écrits traitant des « organes sexuellement malades » (un terme de son époque pour évoquer les déviants, dont il suit les comptes-rendus médicaux), comme les lesbiennes par exemple, tant que dans la vie réside de la poésie : « Enfin, droit et justice à part, une jolie femme est une merveille vivante, lorsque le tableau du Vinci ou du Corrège n'existe qu'à d'autres titres. Pourquoi *suis-je si peu artiste* (sic !) que je regrette toujours que la statue, le tableau ne vivent pas ? » Théo reçoit l'annonce de son leg qui, compte tenu de la fortune amassée par leur oncle Cent, reste modeste ; en tout cas, suffisamment peu pour ne pas lui permettre de s'établir à son propre compte. Mais Vincent ne s'en formalise pas. A l'inverse, l'attitude silencieuse de Gauguin finit par lui paraître étrange... d'autant qu'il lui a aussi proposé, s'il préférerait, de monter s'installer lui-même à Pont-Aven. Quel coup fourré peut bien cacher ce silence prolongé de Gauguin ? Enfin, Théo prend le mors aux dents : tandis que Bernard a rejoint Gauguin à Pont-Aven, il annonce à son frère lui promettre qu'il mettra tout en œuvre pour permettre à Gauguin de le rejoindre. Ce qui inclue de

Un essai romancé

pouvoir financer l'achat de deux lits à 100 francs chacun et autres meubles rudimentaires. Car Vincent loge toujours à l'hôtel, faute d'être en capacité de se les procurer ! Que Paul Gauguin vienne s'établir à Arles ou pas, il veut se ménager la place d'accueillir qui voudra et fonder coûte que coûte ce fameux atelier : soit un lieu fixe à partager. Son seul souhait serait d'arriver à sortir de la dèche continue en évitant les frais de séjour inutiles... « Tempête dans une cuvette », conclue-t-il.

Vincent réitère son opinion que seuls les gens – soit le matériau humain – l'intéressent. S'il se lance dans des paysages, c'est uniquement pour tromper son ennui, n'ayant pas la possibilité de se payer des modèles. Et qui dit portraits dit paysans et ouvriers empreints de toute leur corporalité. Puis il bat la campagne à la recherche de fleurs. Ce qui n'est pas sans conséquence : « Oh ! le beau soleil d'ici en plein été. Cela tape à la tête et je ne doute aucunement qu'on en devienne toqué. Or, l'étant (déjà) auparavant, je ne fais qu'en jouir. » Edifiante leçon ; tant et si bien qu'il commence à évoquer la création d'une série de bouquets de tournesols. Et notons bien que, d'emblée, il voit pour ce motif une suite dans laquelle il ferait varier les fonds colorés, telle une déclinaison de réalisations se répondant en écho. Cela ressort d'une approche plastique rare qu'il prévisualise tels « des espèces d'effets de vitraux d'église gothique. » S'il fait parvenir à Théo une compilation de 35 dessins et études peintes, il précise aussitôt que pour la plupart, il en est mécontent ; confirmant par-là que ce qu'il réserve à Théo, la plupart du temps, est ce qu'il considère être son second choix. Or tout autour de lui, sa manière de peindre déconcerte au point que personne ne veut plus poser pour lui. Sa seule préoccupation étant de parvenir à équilibrer les coûts : « C'est une perspective assez triste de devoir se dire que

Un essai romancé

jamais peut-être la peinture que je fais aura une valeur quelconque. Si cela valait ce que cela coûte, je pourrais me dire : je ne me suis jamais occupé de l'argent. Mais dans les circonstances présentes, au contraire, on en absorbe. Enfin et tout de même, il faut continuer et chercher à mieux faire. »

Fataliste, Vincent poursuit en disant ne plus se faire aucune illusion ; car leur talent, à lui et à Gauguin, est plus austère que la peinture fine et lisse d'un Bouguereau dont le public raffole. Et de citer ce qu'évoque Carlyle dans l'Œuvre, de Zola : « « Vous connaissez les lucioles qui au Brésil sont si lumineuses que les dames le soir les piquent avec des épingles dans leur chevelure. C'est très beau la gloire, mais voilà, c'est à l'artiste ce que l'épingle de toilette est à ces insectes. Vous voulez réussir et briller, savez-vous au juste ce que vous désirez ? » Or j'ai en horreur le succès... (ces derniers mots étant de sa propre main). » Se défiant ostensiblement des foules, il se prépare donc à subir le siège de l'insuccès tout au long de son existence ; pourvu au moins qu'avec Gauguin ils produisent beaucoup ! Il y voit cependant un bémol : « Mais je crois que jamais Gauguin renoncera à la bataille parisienne ; il a cela trop à cœur et croit plus que moi à un succès durable. Cela ne me fera pas du mal, au contraire, je me désespère peut-être trop. (...) Nous autres, en lui venant en aide, lui rendons la victoire parisienne en effet possible. » Glissant subtilement au passage : « Si j'avais les mêmes ambitions que lui, nous ne nous accorderions probablement pas. Mais je ne tiens ni à ma réussite ni à mon bonheur, je tiens à la durée des entreprises énergiques des impressionnistes ; je tiens à cette question d'asile et de pain quotidien pour eux. Et je m'en fais un crime d'en avoir, lorsqu'avec la même somme deux peuvent vivre. »

Un essai romancé

Les travaux qu'apportent pour lui son ami le sous-lieutenant des zouaves à Paris, Vincent est particulièrement heureux de pouvoir en faire profiter sa sœur qui loge présentement chez Théo. Le tout transporté en rouleau car, par économie, Van Gogh ne place ses œuvres sur châssis que le temps de les peindre. Il se fait fort, désormais, de peindre la plupart de ses sujets en une seule séance ; le plus long, finalement, étant d'attendre que la peinture sèche - ce qui reste conditionné à l'épaisseur de ses empâtements, les huiles qu'ils contiennent n'étant pas aussi siccatives que de nos jours -. Cette manière explosive de produire une toile par instinct, il la nomme *peinture voyou*. Car il en convient, souvent elle s'accompagne de boisson au point qu'il se demande : ce qu'il gagne en tant qu'artiste, le perdrait-il en tant qu'homme ? Eternel dilemme de la vie passionnée. Son ambition déclarée est de faire dans le domaine du portrait ce que Claude Monet a initié avec les paysages à *la Guy de Maupassant*. Vincent a en effet conscience que sa touche, qui n'est pas nette, en devient rebutante pour le public de son époque. Or il explique que cela tient au vent extérieur et aux circonstances matérielles de ses créations : circonstances fatales de sa jeunesse évaporée...

Après le 15 août 1888, Vincent écrit à sa sœur avoir entamé sa première peinture de tournesols, dont il compte décorer l'ensemble de son atelier. Puis qu'il ambitionne, lorsque son ami Gauguin sera arrivé, de découvrir à pied la Provence. Car ce dernier a annoncé sa venue prochaine ; pour l'heure, il se bat avec de vertueux anglais : entendez par là qu'il pratique des séances d'escrime (retenez bien ce détail : il pourrait avoir son importance). Car en effet, tout comme son père, Paul Gauguin a été militaire de carrière et le maniement des armes n'a aucun

Un essai romancé

secret pour lui. Vincent, quant à lui, a désormais trois tableaux de tournesols en cours. Mais comme les fleurs se fanent vite, il se lève à l'aurore pour pouvoir les peindre dans la fraîcheur de la matinée, tant que la chaleur ne les abîme pas. Ce faisant, Vincent cherche à simplifier encore et toujours sa technique qui, il en a confirmation, n'est plus d'essence impressionniste ; son but étant d'user d'une technique qui s'adresse à tout le monde (sous-entendu : la technique impressionniste, trop élaborée, ne s'adresserait qu'à une frange de lettrés et d'intellectuels bourgeois). Sa démarche va si loin qu'à l'occasion d'une nouvelle commande de couleurs, Vincent fait demander par l'intermédiaire de son frère Théo si le fabricant Tasset accepterait de moins broyer ses pigments. D'une part, parce qu'étant moins fines, ses couleurs absorberaient moins d'huile ; avec pour conséquence de rester plus claires. Mais aussi pour qu'elles lui coûtent moins cher, le broyage se faisant alors manuellement.

Vincent s'insurge de commentaires qui voient de la décadence dans la technique impressionniste, et il encourage Gauguin et Bernard dans leur volonté de faire *de la peinture d'enfant*. Autant dire que ces précurseurs ont sciemment préparé la venue de la génération des Picasso, Matisse, Dubuffet et consorts ! Et sans aller jusqu'à adopter le cloisonnement à la Emile Bernard, Vincent auréole ses tournesols de couleurs complémentaires pour ses fonds. Enfin, dans son esprit, lorsque Gauguin aura enfin rejoint sa ville d'Arles, Vincent tente de se convaincre que ce sera de manière durable. Est-ce que l'intéressé pense la même chose ? Mais comme sur place on commence à connaître ses libéralités et que, comme il le note lui-même, ne pas pratiquer la langue Provençale le dessert, une petite arlésienne qu'il a payé d'avance lui fait faux bond à la première occasion venue. Puis début

Un essai romancé

septembre, dans l'incertitude des véritables intentions de Gauguin, il négocie un renouvellement de la location de la maison jaune au mois. D'où surgira en lui cette considération décalée, mais lucide, qu'en sa vie agitée et inquiète (car décousue) réside le ressort principal de sa peinture. Il termine la lecture de *L'immortel*, de Daudet, qu'il a trouvé sublime ; mais à la fois terriblement navrant quant à la vision de néant du monde civilisé dont il est porteur.

Le rôle qu'aura joué Vincent dans la formation intellectuelle de sa sœur n'a en rien été négligeable. A son frère, il assure qu'il faut qu'ils continuent à l'aider à démêler sa personnalité, plutôt que de l'encourager à croire en des capacités artistiques. Ce qu'il n'a finalement pas apprécié à la fin de *L'immortel* est la conclusion que lui assigne Daudet, lequel prétend que la gloire revient à se brûler la gueule. Dans son cas, s'il peut à la rigueur se passer de l'idée du bon Dieu, sa vie ne saurait se passer de sa puissance créatrice qui lui est devenue comme un besoin, un calmant. Il voudrait que ses tableaux, au fond, soient aussi consolants que peut l'être une musique. Ou encore : « Je voudrais peindre des hommes et des femmes avec je ne sais quoi d'éternel dont autrefois le nimbe était le symbole et que nous cherchons par le rayonnement même, par la vibration de nos colorations. » Or, au final, seule la couleur, qui en soi contient la lumière, est rayonnante. Vincent double les quantités de ses commandes de couleurs ; tandis que pour ce qui est de Gauguin, Vincent considère qu'au bout de six mois d'attente, sa situation *soi-disant d'urgence* ne tient plus. Et déclare alors cesser de croire à la nécessité de lui venir en aide. Désormais, il agira et décidera en dehors de l'éventualité de sa venue... D'où il n'exclue pas de prospecter un pays moins venteux, comme autour de Nice par

Un essai romancé

exemple. Il est donc tenté de se dédire auprès de Gauguin ; mais cependant n'en fait rien. La question, du point de vue du lecteur, devient donc : du fait que cette situation d'indécision est totalement contreproductive du point de vue économique (raison initialement invoquée par Gauguin), quelle est la logique sous-jacente – pour ne pas dire insidieuse – de cet attentisme ? En tout cas, pour Vincent, la situation ainsi créée n'a pas de sens.

Attiré par les contrastes, Van Gogh souhaite installer dans sa future maison jaune une grande chambre habillée de petits tableaux et une petite pièce remplie de plus grandes toiles. En lui décrivant ainsi ses projets, Vincent espère inciter sa sœur à venir un jour découvrir le pays où il s'est installé. Il lui décrit par le menu les peintures qu'il entreprend et sa vie sous le soleil, dont il ne pourrait plus se passer ; ainsi que son ambition de peindre un ciel étoilé intense dans lequel il perçoit jusqu'aux nuances colorées des astres nocturnes. Peignant sa vue extérieur d'un café de nuit, il remarque bien que sa perception des couleurs en est altérée ; mais il peut bien se tromper sur les nuances qu'il prépare, cela ne le gêne aucunement ; car il préfère peindre directement sur le motif, pour mieux être à même d'en dégager une impression d'ensemble, plutôt que de risquer d'être hors contexte dans son atelier. Puis il ajoute, affectueusement : « Ma chère sœur, je crois qu'actuellement il faut peindre les aspects riches et magnifiques de la nature. Nous avons besoin de gaieté et de bonheur, d'espérance et d'amour. Plus je me fais laid, vieux (Van Gogh n'a alors que 35 ans et devrait être dans la pleine force de l'âge), méchant, malade, pauvre, plus je veux me venger en faisant de la couleur brillante, bien arrangée, resplendissante. »

Un essai romancé

Auprès de son frère Théo, il admet que ses *Mangeurs de pommes de terre* dont il était pourtant si fier est la toile la plus laide qu'il ait terminée ; car il n'avait pas encore compris comment utiliser la couleur pour transcrire un sentiment, une émotion, ni toutes les passions humaines. Désormais, il a appris à exalter les contrastes, afin d'exprimer les antithèses qui nous habitent. Il manie donc une couleur suggestive chargée d'une émotion personnelle et de toute l'ardeur de son tempérament. Ce qui lui fait affirmer que si l'on s'en tenait au dessin juste et à la couleur réelle, on serait bien incapable de donner vie à ses émotions. Même si je prends le soin de valoriser au mieux les dires de Vincent qui, je le rappelle, s'exprime dans une langue étrangère qu'il a apprise quasiment sur le trottoir, sont-ce là les paroles d'un fou ? Avouons enfin, avant d'y revenir, que si son intérieur de café n'est pas des mieux saisis, son effet oppressant n'en reste pas moins intentionnel.

Depuis le début du mois de septembre, Vincent a repris ses lettres quotidiennes. Théo, en retour, lui envoie 300 francs pour qu'il puisse enfin se meubler. En guise de remerciement, Vincent lui fait parvenir un croquis rehaussé de son *Café de nuit*, lequel lui a inspiré les réflexions ci-dessus. Il s'installe donc ; et se meuble avec soin, réservant le meilleur pour son amis Gauguin, qui est toujours dans son esprit le bienvenu. Et de décrire à nouveau la maison jaune telle qu'il la perçoit et où Théo pourra lui-même venir passer des vacances, s'il le souhaite, tout en imaginant que ce lieu de villégiature est aussi le sien. Car ce que Vincent aménage, c'est une maison d'artiste(s) qui n'a rien de précieux, mais possède résolument son propre caractère. Soit tout le contraire de son *Café de nuit*, lequel est un endroit surchauffé incitant à se ruiner, devenir fou ou commettre des

Un essai romancé

crimes ; et qu'il vient pourtant de fréquenter bien malgré lui durant plus de sept mois !

Sur son futur lit en bois blanc, il veut peindre une femme nue et un berceau contenant un enfant : pense-t-il avec nostalgie aux temps de Christine ou de la Segatori ? Des projets plein la tête, il se réjouit de voir arriver l'automne et sa promesse de teintes éclatantes. D'où une nouvelle commande exorbitante de couleurs. Ce qui, en passant, lui évoque la tête ahurie de Tersteeg découvrant ses derniers tableaux et s'exclamant : « C'est du delirium tremens ! » Choc assuré des cultures. Si Théo argumente à bon droit qu'il ne gagne pas d'argent à les aider, Vincent répond qu'au moins son frère fait vivre les artistes, comme lorsque le grand galeriste Durand-Ruel soutenait de manière avisée Claude Monet, peintre alors inconnu. Contacts toujours hachés et indécis avec Gauguin ; mais ce n'est guère important à ses yeux, car Vincent produisant ses idées telle une locomotive, il n'a pas le temps de s'ennuyer. D'ailleurs, il en reste souvent au stade de l'étude, telle une recherche en ébullition, sans aucun garde-fou, et estime lui-même – ça fait au moins plaisir d'être d'accord avec Monsieur Van Gogh ! – que son *Café de nuit* est d'une facture atrocement laide. S'il a peur de se lasser, artistiquement parlant, en restant plusieurs années au même endroit et en profitant de la maison comme un lieu lui appartenant, il pense qu'il pourrait, dans un premier temps, approfondir ses études pour en produire à terme des tableaux véritables, dans un esprit apaisé.

Il écrit donc à Gauguin pour lui signifier que ce dernier demeure entièrement libre de ses choix : venir dans le Midi ou rester en Bretagne. Gauguin prétend qu'il risquerait de perdre ses tableaux s'il les laissait en gage. Dans les faits, ce que veut Gauguin, ayant, dit-il, de lourdes charges familiales – mais en même temps sa

Un essai romancé

femme est largement à l'abri -, c'est un engagement ferme de Théo sur la rentabilité de l'affaire, comme pour l'obliger à se déclarer marchand de ses œuvres. Ce qui n'est évidemment pas l'esprit de la proposition de Vincent. Cependant, Gauguin est pris à la gorge ; tout comme Vincent dans ses pires périodes, il dit avoir l'estomac détraqué : signe infaillible d'une mauvaise alimentation. Et puis rappelons-nous qu'à cette époque leur peinture ne vaut rien, officiellement, et qu'il ne s'agit donc, dans l'esprit des deux frères, que d'un échange de bons procédés. A vous de juger... Mais dans les faits, ni Vincent ni Théo n'en auront concrètement profité, vu que tous les deux possèdent une réelle fibre de philanthropes. En plein cœur de l'impasse dans laquelle ils sont parvenus, l'élément qui navre le plus Vincent est qu'il doive argumenter de sa bonne foi auprès d'un *si grand peintre*. Ainsi est exprimé le deal : « Si tout va bien pour Gauguin, tu vois d'ici qu'il se remettra avec sa femme et ses enfants. Certes, je le désirerais pour lui. Eh bien, il faut donc avoir sur la valeur de ses tableaux plus de confiance que son logeur, mais il ne faut pas qu'il te les compte tellement cher à toi qu'au lieu (...) d'avoir quelque avantage à l'association, tu n'en aurais que les charges et les frais. » Soit l'apurement de ses dettes, les frais de voyage plus 150 francs versés par mois, ni plus ni moins que Vincent.

Ayant enfin pu établir un vrai atelier, Vincent espère que ses travaux gagneront en qualité ; mais aussi et surtout en unité. Il achète un miroir et reprend son thème des autoportraits, étant donné qu'il est à court de modèles. Selon le sujet, il lui arrive de peindre entre six et douze heures par jour d'affilée, sans discontinué. S'il a dépensé 400 francs de plus que de coutume pour s'établir, Vincent ne souhaite qu'une seule chose : que ce qu'il produira à l'avenir devienne apte à rembourser Théo de ses

Un essai romancé

dépenses passées (qu'il estime se monter à plus de 10 000 francs ! énorme pour l'époque et certainement sous-estimé). Or donc, si sa peinture dorénavant se vendait – ce qu'il appelle de ses vœux -, cet argent servirait de fond de roulement pour faire vivre les artistes les plus nécessiteux ; dans ce cas, personne ne songerait à venir leur reprocher le genre d'association qu'ils proposent conjointement. A cette occasion, Vincent invente ni plus ni moins le concept si prisé de nos jours de résidence. Doublé de l'idée plus nébuleuse encore de fondation : « Mais mon idée serait qu'au bout du compte on eut fondé et laisserait à la postérité un atelier où pourrait vivre un successeur. Je ne sais pas si je m'exprime assez clairement – mais si, Monsieur Van Gogh ! -, mais en d'autres termes nous travaillons à un art, à des affaires qui resteront non seulement de notre temps, mais qui pourront encore après nous être continuées par les autres. » Visionnaire jusqu'au bout des ongles, Vincent dit poser les bases d'un nouveau commerce plus équitable et conforme à l'esprit des artistes ; sans pour autant vouloir la mort des commerces existant. Mais ceux-ci périront d'eux-mêmes, prévoit-il... Explosif !

C'est sa manière à lui d'aimer les gens. Depuis la Bretagne, Emile Bernard, en qui il a toute confiance, lui écrit qu'avec Gauguin, ils s'entendent à merveille. Or instinctivement Vincent perçoit que Gauguin est un être calculateur qui ne s'encombre pas d'user de moyens *politiques* (il n'ose quand même pas envisager sa malhonnêteté) afin de reconquérir la position socialement avantageuse que, tout comme son homologue Henri de Toulouse-Lautrec, il a perdu. Mais Gauguin négocie encore et toujours : il est manifestement moins convaincu que Vincent pour ce qui est du fond du projet. Tout en restant chiche sur les compensations, espérant voir ses dettes effacées sans aucune contrepartie. Pour

Un essai romancé

Emile Bernard, les choses se présentent de manière différentes : Vincent ne lui propose pas de contrat d'association. Libre à lui de venir s'il le veut, mais à ses frais (il est vrai que l'affaire avec Gauguin n'est pas encore enterrée) ; car, d'une part, il en a les moyens ; d'autre part, il ne s'est toujours pas libéré de ses obligations militaires. La logique de ne s'adresser qu'aux artistes les plus nécessaires (mais aussi les plus talentueux) étant ainsi respectée.

Avec les lumières éblouissantes de l'été, Vincent met les bouchées double et commence à peindre ses deux tableaux par jours. Car il ne doute plus ni n'hésite en entamant toute chose. De plus, il ne passe plus par l'étape préparatoire du dessin au fusain, mais dessine directement avec de la couleur. Bernard dit admirer Gauguin au point que son talent l'effraie - il s'interdit même de faire son portrait, de peur d'avoir à se confronter à son génie - ; confirmant de facto sa filiation avec Vincent : deux artistes hors du commun. Attiré par la poésie, Vincent déclare qu'il s'agit d'un art terrible, au sens fort que donne à ce mot Victor Hugo, car elle est signifiante ; tandis que la peinture, elle, n'ayant rien à dire, se tait, se contentant d'être une activité sale et emmerdante - mais en même temps, c'est exactement pour cette raison qu'elle en devient jouissive ! -. Sa gloire à lui, il la trouve dans ces gamins des rues qui s'attroupent autour de lui dès qu'il pose son chevalet en ville, sur les quais du Rhône. Vincent, qui généralement ne s'appesantit guère sur ses défauts, dit qu'il ne connaît que trop bien sa névrose de peintre pour se permettre de reprocher leur comportement à Paul Gauguin et Emile Bernard. Ce qui ne l'empêche pas de poursuivre sa marotte d'une couleur suggestive. Vincent évoque aussi le temps de Nuenen où, impres-

Un essai romancé

sionné par la découverte de Wagner, il a tenté d'apprendre la musique : seul, comme de bien entendu !

Passée la mi-septembre, son expression redevient flottante ; ou, à tout le moins, bâclée. Il remarque que dans sa ferveur à peindre, il finit presque tous ses tubes de couleur au moment même où il termine son dernier carré de toile disponible. Il y voit une preuve qu'il sent *en somnambule* les proportions relatives. Mais sur les frais que doit assumer Théo, ce dernier doit en plus rajouter cadres et châssis – à raison de 7 à 10 francs suivant le format -, puisque Vincent ne lui envoie jamais que les seules toiles roulées... Bon, passons. De même que Théo se montre encore plus facilement libéral depuis qu'il a hérité, Vincent reçoit 100 francs supplémentaires pour continuer à s'aménager. Le sous-lieutenant des zouaves Milliet, de retour de Paris, ramène un paquet d'estampes japonaises que Théo lui a confiées et qui bientôt décoreront l'atelier. La conséquence pratique en est que le projet ambitieux de Vincent commence à prendre forme : « Tu ne saurais croire combien cela me tranquillise ; j'ai tellement l'amour de faire une maison d'artiste(s), mais une de pratique, et non pas l'atelier ordinaire plein de bibelots. »

Vincent a désormais l'ambition de peindre un Christ bleu – qu'il ne fera pourtant jamais ; mais Gauguin, de son côté, en a peint un superbe -. S'attaquant à des sujets simples (le jardin public qu'il voit devant sa porte), il les rend d'autant plus attractifs que son sens de la composition et du cadrage a gagné en fermeté et efficacité. Il maîtrise parfaitement ses effets de perspective et place les valeurs avec le bon dosage, les commuant aussitôt en couleurs avec beaucoup de sûreté ; tout en brisant leur emploi traditionnel : rouge (chaudes) sur le devant ; bleu (froides) pour évoquer la profondeur des arrière-plans. Avec Van Gogh, chaque

Un essai romancé

toile possède au contraire une tonalité propre (soit chaude ou froide), ce qui lui permet parfois d'atteindre un plus grand foisonnement coloré. Pour ceux qui en auraient douté, la peinture est tout un art. Mais il s'avère cependant qu'il existe une constante (confer Gauguin) : nul ne fait rien de grand sans posséder une conscience claire de ce qu'il entreprend. Une autre chose restant certaine : Vincent ne peint jamais que d'après nature. S'attaquer à un portrait ou mener un paysage de mémoire, il ne sait pas le faire ; encore moins en imagination. Cela, pourtant, lui économiserait le coût des modèles !

Il redécouvre ses anciennes gravures ; lit un article sur Tolstoï qui évoque *Ma religion*, livre où le grand écrivain russe cherche à définir la notion d'éternel alors qu'il ne croit en la résurrection ni des corps ni des âmes ; mais à défaut, toujours subsistera l'humanité vivante. On sent alors Vincent prêt à adhérer à cette vision du monde. Et il se fiche qu'aimer les japonaiseries, à son époque, cela soit jugé de mauvais goût ; Rubens et Véronèse n'ont-ils pas, eux aussi, été taxés de mauvais goût ? Car Vincent se languit d'avoir de la compagnie ; mais prend son mal en patience. Aussi, travailler devient pour lui une nécessité, comme quand il faut aller se battre en temps de guerre : on préfère la paix, mais on y va quand même. Idem pour l'argent : puisqu'il est socialement nécessaire, il doit faire en sorte d'en gagner. Toutes sortes de considérations qui frappent un esprit isolé n'ayant que le miracle de la missive postale pour se confier, avant que ne se généralise l'innovation du téléphone ! Seule sa profusion est à ce point surprenante.

Vincent remarque la couleur blanche des pierres antiques du Sud, comparativement à celles du Nord. Le même phénomène est observé pour les peintures anciennes qui restent claires plus

Un essai romancé

longtemps dans les pays du Sud. De même, la beauté des femmes du Sud, qu'il commence tout juste à percevoir, se loge, d'après lui, dans le halo de couleurs que produit leurs habits et leur teint, plutôt que dans leur sculpturalité. Cette remarque tandis que l'été vient de s'achever et que les peaux sont gorgées de soleil. En conclusion : ne reste plus au peintre Van Gogh qu'à se poster sur la berge et attendre d'attraper le poisson qu'il projettera alors sur sa toile... Au cœur de cette belle et longue lettre (comme un hasard heureux, elle fut écrite par temps de pluie, ce qui explique l'alternance de qualité), il revient sur des sujets métaphysiques comme la révolution intérieure, la méditation orientale, qui dans leur ensemble se dressent contre le cynisme désabusé du monde occidental ; prévoyant, au passage, comme inévitables les catastrophes mondiales à venir... Un quart de siècle à l'avance, pour la première d'entre elles. Mais de cette simplicité orientale pleine de sagesse et de beauté évidente, il veut pouvoir s'inspirer pour être à même de broser n'importe quel portrait en seulement quelques traits de plume. Nouvel objectif en vue.

Van Gogh tente ainsi de mettre en place le portrait du sous-lieutenant Milliet, mais celui-ci ne sait pas tenir en place. Il passe maintenant commande de ses couleurs à *gros grains* (entendez par là : à demi-broyées), plus stables pour confectionner ses effets d'empâtements. De ce qu'il confie ensuite à Emile Bernard, deux choses attirent notre attention : d'abord, qu'il regrettera si lui et Gauguin venaient à Arles en hiver, *puisque c'est la saison morte* (d'où l'on perçoit confusément que tous les événements qui adviendront par la suite s'instaurent un peu contre nature...) ; qu'enfin la cuisine, pense-t-il, est l'élément fondamental de sa remise sur pieds : « Dans le Midi, les sens s'exaltent, la main

Un essai romancé

devient plus agile, l'œil plus vif, le cerveau plus clair, à une condition pourtant, c'est que la dysenterie ou autre chose ne vous gâte pas tout cela en vous débilitant trop. Là-dessus, j'ose bien me fonder pour croire que celui qui aime le travail artistique verra dans le Midi ses capacités productrices se développer ; mais gare au sang et gare à tout le reste. »

Comme Vincent s'est souvent plaint du contraire, il n'est pas douteux que sa nouvelle hygiène de vie ait eu sur lui une réelle incidence. La question est de savoir jusqu'à quel point ? Comme solution intermédiaire au désir de son jeune émule de devenir peintre, il suggère à Emile Bernard de s'adresser à son père qui lui fournit actuellement ses subsides de jouer le même rôle que celui que joue Théo à ses côtés, en thésaurisant ses toiles pour l'avenir. Puis enfin – moins reluisant –, on mesure par ses paroles combien les maisons closes, à cette époque, font partie intégrante du paysage social (et par voie de conséquence s'érigent en commerce hautement lucratif). Conclusion : si l'art est un exercice de longue haleine, bien tenir compte du fait que la vie, pour sa part, est de courte durée. Carpe diem, Monsieur Van Gogh.

Vincent peint enfin un premier ciel étoilé. Car les étoiles et la nuit avivent son sentiment religieux. Gauguin lui écrit, et il faut s'arrêter sur le ton qu'il emploie ; il dit attendre une vente de ses toiles *pour se décider* ; que quitter ses logeurs seraient *une mauvaise action* (envers ceux qui le menacent de lui saisir ses toiles ?) ; et que Vincent en insistant lui *retourne un poignard dans le cœur*, etc., etc. Ce ne sont guère des paroles apaisantes, et rien ne sembla acquis, même pas une entente cordiale. Un peu plus loin, Vincent évoque qu'il développe « une lucidité terrible par moments, lorsque que la nature est si belle » et qu'alors le

Un essai romancé

tableau lui apparaît naturellement, comme dans un rêve. La lecture de Tolstoï le pousse à la religiosité, sentiment empreint d'une très grande humanité ; car sans perspective de résurrection (Tolstoï), l'homme est tout entier contenu dans son activité. Puis soudain Paul Gauguin lui écrit une lettre qu'il estime remarquable (cette lettre existe-t-elle encore ?) Il s'y décrit lui-même et dans une veine tellement sincère que Vincent en est profondément remué. Parallèlement, Emile Bernard évoque trois candidats supplémentaires prêts à venir s'installer dans le Sud. Mais alors Vincent insiste : il veut que Gauguin, en véritable chef de file, vienne en premier ; et une fois installé seulement, c'est-à-dire concrètement productifs, ils décideront à deux de la suite à donner à l'élargissement de la communauté. Sage proposition... si ce n'est que choisir Gauguin n'est pas forcément choisir le pilier le plus stable !

Mais Vincent stipule à son frère que c'est à travers une production conjointe qu'ils seront aptes à fonder cette communauté de renaissance artistique à laquelle il aspire. Dans son esprit, tout est planifié, comme lorsqu'il se projette entièrement dans un tableau avant d'être en mesure de l'entreprendre. Vincent se vante aussi d'avoir suscité par ses harangues un sursaut tel que Gauguin et Bernard, jusque-là désemparés, ont entrepris à sa suite leurs propres autoportraits. Vincent se lance alors dans une étude de vignes qui préfigurera la seule toile qu'officiellement il vendra de son vivant ; mais sur laquelle il dit avoir sué sang et eau. Mais à tout le moins, les espérances dont il est depuis si longtemps porteur et qu'il a longuement évoquées avec son frère sont en train de se concrétiser. Au final, là réside tout ce qui aujourd'hui lui importe ;

Un essai romancé

et ces perspectives l'incitent à plus de démesure encore, ayant entrepris dix toiles simultanément.

Ce que veut Vincent : faire forte et bonne impression sur Gauguin dès son arrivée, afin de le mettre dans les meilleures dispositions possibles, puisqu'il veut lui demander de prendre la direction de l'atelier ; quelle confiance aveugle ! Il pense aussi qu'avec Gauguin, ils broieront eux-mêmes leurs couleurs, car les gros grains qu'il vient d'expérimenter lui conviennent à merveille. Mais si dans son esprit Gauguin tiendra les rennes jusqu'à gérer l'argent de leurs revenus collectifs, pas sûr que Gauguin l'ait compris de la même manière... Ni même qu'il donnerait la même orientation à leur association. Car Gauguin, lui, n'est pas un philanthrope dans l'âme, loin de là ; et ce décalage est patent avant même que les deux personnalités se soient réunies. Néanmoins, avec l'automne, la palette de van Gogh s'enrichit d'une variété de tons ocres, mauves, mordorés, et il escompte qu'après cette flamboyance magistrale, l'hiver sera de courte durée. Certes, nous en saurons un peu plus ultérieurement ; pour l'heure, ce que Vincent nous évoque de la part de son correspondant ressemble à un complet revirement du discours en l'espace de seulement dix jours.

A Emile Bernard qui sert manifestement d'intermédiaire, Vincent réexplique que l'association qu'il projette est libre et sans aucun règlement, tant il a horreur des institutions (il récusé violemment le terme de franc-maçonnerie de peintres ; puisqu'au fond, ce qu'il ambitionne de créer consiste en un nouveau courant artistique). Il entreprend avec le groupe de quatre jeunes peintres un processus d'échange d'études afin de mieux les connaître, car

Un essai romancé

il veut voir dans ces échanges la base de l'harmonie et du respect mutuel. Mais fidèle à son caractère, Vincent s'insurge d'une caricature le représentant assis seul sur le bord d'un rocher (sans savoir qu'elle est de la main de Gauguin lui-même !) – ce qui semble se référer à la figure de Victor Hugo se morfondant à Guernesey. C'est pourquoi dans sa réponse à Paul Gauguin se retrouvent des éléments fondamentaux. Pour commencer, c'est le susnommé Gauguin qui le premier a quitté Paris, à la fin de l'année précédente. Mais aussi, qu'en amont les réflexions pour édifier un atelier protecteur avaient à l'époque déjà débuté, et y avaient participé au moins Guillaumin, Pissarro et Seurat. Son but : sauvegarder l'existence matérielle des peintres en devenir et fédérer leurs moyens de production. Enfin, leur garantir leur véritable part sur la vente de leurs œuvres, temporairement sous-évaluées par manque de notoriété. Vincent réitère donc à Gauguin ses espérances pour la mise en place d'une telle structure, partagée et durable. Pour l'occasion, il s'assimile totalement à son frère, car il se présente lui-même en tant que marchand, rappelant qu'il a anciennement fait partie de la maison Goupil. Mais un marchand défendant la cause des artistes, il va sans dire, l'étant lui-même... Vincent assure donc à Gauguin qu'il ne serait en aucun cas coupé du marché parisien s'il venait à Arles, mais qu'au contraire, ses intérêts y seraient bien représentés.

Mais surtout, Vincent exprime que ses propres conceptions en matière d'art lui semblent bien inférieures à celles que Gauguin développe fort à propos. En l'occurrence, seule sa sincérité instinctive rend ce qu'il peint un tant soit peu original. Sans ambages, Vincent annonce donc à Gauguin que ce dernier sera bien considéré comme le chef de file de ce nouvel atelier, et

Un essai romancé

qu'en l'espèce, puisque l'Antiquité et la Renaissance y ont bien prospéré, il ne doute pas que l'impressionnisme – aujourd'hui, on parlerait plutôt de postimpressionnisme pour désigner cette nouvelle génération de peintres –, sous sa houlette, le pourra également. Vincent lui parle de la décoration symbolique qu'il entreprend dès à présent pour leur futur lieu de résidence. Puis conclue sa missive en souhaitant longue vie à son futur atelier. Parallèlement, Gauguin a envoyé un premier lot d'œuvres à Théo, contre lequel ce dernier s'empresse de lui faire parvenir une avance de 300 francs. La chose, cette fois-ci, paraît mieux s'emmancher. En guise de signe de bonne volonté, Paul Gauguin et Emile Bernard lui font parvenir chacun un autoportrait ; celui de Gauguin étant d'un bleu livide surprenant, alors même que Bernard se représente en bonze d'un Bouddha éternel ! -. Echange qui permet à Vincent d'enfin évaluer où chacun en est relativement de sa démarche. Vincent croit y percevoir une vaste mélancolie dont Gauguin, puis Bernard ultérieurement, se déferont certainement dans le Sud, en même temps qu'ils y retrouveront une vie sereine. « Et je sens clairement, écrit-il à son frère, que le devoir m'est imposé de faire tout mon possible pour diminuer notre pauvreté. » Vaste programme ! Et Vincent de s'enthousiasmer aussitôt sur ses propres capacités à devenir à terme un peintre vendable ; mais il est clair que, dans l'esprit de Van Gogh, il a surtout accroché un nom de prestige au catalogue de vente de son frère.

Sa sœur se dit émotionnée par la sculpture, et son œil pour la peinture est juste. Le tableau, lui répond Vincent, doit être avant tout le révélateur du vécu intérieur du peintre ; ou sinon, il n'a pas lieu d'être. Mais les peintres souffrent trop souvent de ne pas être aimés pour ce qu'ils sont. Il s'associe à la vision déiste de

Un essai romancé

Whitman dont les anglais font grand cas, car il la sent purificatrice ou régénératrice. Ce qui l'amène à penser que si jamais il n'y avait pas de résurrection des morts, cela n'aurait en réalité aucune incidence, puisqu'il y aura toujours des hommes pour continuer le travail de leurs prédécesseurs, et ainsi de suite ; constituant une sorte de résurgence permanente (il faut se souvenir que dans ces échanges de personne à personne, nous n'avons souvent accès qu'à une seule partie des répliques ; quelles étaient les questions fondamentales que sa sœur lui posait ?). Or la couleur intense est une composante qui effraye ceux qui ne sont pas naturellement coloristes, fussent-ils peintres eux-mêmes. Ce qui explique que les peintres vrais soient régulièrement des exclus.

Vincent s'étant lancé dans des dépenses inconsidérées, il vit à nouveau d'expédients (23 cafés en 5 jours, additionnés de pain qu'il n'a pas pu payer). En simplifiant le traitement de ses toiles, Vincent s'applique à en simplifier la présentation. Il commande des encadrements sobres en bois naturel de diverses essences : noyer, châtaigner jauni, sapin. Il reste circonspect sur la personnalité de Gauguin car il juge que celui-ci est dans une trop mauvaise passe pour savoir discerner la bonne direction à prendre. Il est donc grand temps, selon lui, que Gauguin change d'air et s'égaye de nouveau. Etonnamment, Vincent entreprend le portrait de sa mère à partir d'une photographie en noir et blanc que lui a envoyé sa sœur, car il ne supporte pas de ne pas y discerner de couleur, qu'il recherche donc – grande première ! – à partir de ses souvenirs. Puis il détruit deux toiles : un *Christ avec ange* et son *Poète sous un ciel étoilé*, parce qu'ayant travaillé sans modèle, la restitution des figures humaines ne lui convient

Un essai romancé

pas. Et il prend conscience que, désormais, il n'est plus du tout dans une démarche impressionniste.

Quoi qu'il en soit, Vincent ne veut (ni ne peut) s'abstraire du réel. D'où sa nécessité de toujours recourir à des modèles, afin de rester juste dans ses recherches formelles. Mais parfois, Vincent réécrit deux, trois ou quatre fois la même chose, telle une rengaine de poivrot. A minima, il ressasse... Il semblerait – mais sans certitude aucune – qu'une étude de son ciel étoilé ait été vendue à un certain Bague, collègue de Théo. Et l'on sent surtout poindre une nervosité inquiète à l'approche de l'arrivée de Gauguin.

Cette fois-ci, c'est Théo qui semble s'être fâché avec les dénommés Bague, associés potentiels. Est-ce à dire que la vente du Van Gogh n'a pas eu lieu ? Il semble aussi que la raison en soit l'attente d'une production plus pertinente de la part de Vincent, à partir de ses dernières études. Vincent se concentre pourtant sur ses recherches d'effets riches en couleurs ! Encore une preuve de l'injustice qui est régulièrement réservée aux peintres créateurs, et ces derniers doivent savoir s'en préserver. Aussi Vincent se prépare-t-il à tenir bon. Mais au moment d'arriver, Gauguin envoie une lettre qui paraît trop complimenteuse à Vincent, par laquelle il lui fait savoir qu'étant toujours souffrant, il diffère son voyage ; mais qu'il sera à Arles à la fin du mois, sans faute. En réponse, Vincent lui fait remarquer qu'il guérirait certainement mieux et plus vite dans le Sud, plutôt qu'en Bretagne ; et que le PLM (train Paris-Lyon-Marseille) est fait pour cela. Puis à la suggestion de Gauguin de se lancer dans le commerce de lithographies d'art, Vincent répond qu'il n'y songera pas tant qu'ils seront à ce point

Un essai romancé

désargentés, compte tenu des investissements nécessaires, de la pierre au matériel d'impression. Des lithographies d'art à titre restreint, pourquoi pas, mais pas de publication.

Car pour produire et vendre, il est avant tout nécessaire de créer une symbiose entre marchands et artistes, assène-t-il telle une rengaine à son frère Théo, dont il souhaite ardemment la réussite personnelle. Mais dans le même élan, il répète : « Crie-moi donc halte si je vais trop loin. » Ineffable Van Gogh ! Puis pour parvenir à leur réussite à tous, un seul mot d'ordre : être bien portant et fortifier sa santé, et le bien-être suivra de lui-même. A ce moment précis de leurs échanges triangulaires, Vincent semble paradoxalement le plus vaillant des trois interlocuteurs. En tout cas, le plus lucide... Il achète par exemple une commode pour que Gauguin puisse y loger ses affaires personnelles et remarque qu'Arles n'étant pas une ville éclairée la nuit, le ciel paraît plus intensément noir qu'à Paris, où le gaz brille de ses mille feux, couvrant ainsi la voie lactée. Et puis, dans le Sud, tout le monde est plus ou moins buveur, sans pour autant devenir alcoolique. Cela leur confère un caractère d'exaltation permanente (voir Monticelli).

Afin d'alimenter leur association, Vincent pense à deux grandes toiles de Seurat qui se disait partant, pour 5 000 francs de cotation chacune. Mais avant d'aller plus loin, dit-il, il préfère connaître mieux Gauguin ; ce qui indique qu'à la veille de son arrivée, Vincent nourrit encore des doutes sur ses intentions réelles et sur son fonctionnement. Vincent pense aussi que les relations risquent de s'avérer tendues et les échanges véhéments à la section peinture de l'Exposition universelle prévue à partir du mois de mai 1889, sans pour autant préciser à propos de quels sujets. Prenant son mal en patience, Vincent peint deux superbes

Un essai romancé

malle-poste très colorées et une vue de jardin fleuri. En marge, deux vues urbaines prises près de la gare et qui, par contraste, sont traitées exclusivement par des tons gris. Gauguin envoie un nouveau lot de tableaux et d'études à Théo, pour négoce, preuve qu'il a apprécié le retour rapide de l'acompte précédent, et commencerait-il à prendre confiance ? La suite des événements et leurs possibles interprétations nous diront ce qu'il faut en retenir...

Concomitamment, Vincent a envoyé sept toiles à répartir au sein du cercle nouvellement formé autour de Gauguin et Bernard, dont tous se disent ravis. Vincent mentionne que c'est le souvenir de la visite de l'atelier de Seurat qui le motive dans la réalisation de sa décoration de maison jaune, qui actuellement se monte à quinze toiles réalisées, auxquelles il faut ajouter quinze autres toiles projetées. Pour l'heure, Vincent se contente de susciter des échanges d'autoportraits entre peintres, Gauguin voulant absolument que Van Gogh accepte la toile qu'il a peinte pour lui (mais quel « testard » ce Van Gogh !); tandis que Seurat est lui aussi sollicité pour se joindre à l'exercice. Parallèlement, Vincent tente d'approcher le groupe des Félibres – dans ce nom, y aurait-il les racines félin et libre ? –, écrivains provençaux regroupés autour de la figure du poète Frédéric Mistral, dont il espère qu'un jour ils pourront se lier avec les peintres de l'atelier de la maison jaune. Tout cela au gré des circonstances ; mais dans tous les cas bien pensé, à défaut d'être maîtrisé.

Par l'intermédiaire du peintre Bosch, il envisage des rapports suivis avec les peintres du Borinage, région dans laquelle ce dernier vient de s'en retourner. Vincent indique d'ailleurs qu'il y ferait volontiers un séjour d'étude sur les traces de son passé (il n'a en effet rien conservé de ce qu'il y avait produit), en

Un essai romancé

prolongeant un possible voyage à Paris, s'il monte faire un tour à l'Exposition universelle. A cette date, il a donc en vue des projets d'avenir clairs, à long comme à court termes. Vincent a l'idée de peindre un tableau de sa chambre avec son lit de sapin blanc. Si sa couleur y est maîtrisée, comme pour sa *Nuit étoilée au bord du Rhône*, il se laisse aller à des libertés de dessin, spatialement parlant, de nature à introduire des erreurs de perspective et de parallaxe. Désormais, nous côtoyons résolument l'art naïf, les représentations populaires, voire une certaine approche de l'art brut, par un dessin spontané et autodidacte. Vincent montre par là qu'il a commencé à désapprendre le dessin, qu'il a pourtant mis si longtemps à vouloir acquérir ; car il en est convaincu : il ne saura jamais rivaliser avec les maîtres dans ce domaine ; et suite à ces discussions dans la sphère parisienne, Vincent semble avoir délibérément décidé d'en revenir à un dessin premier non calculé, afin de se concentrer en priorité sur *le repos inébranlable exprimé par une coloration plate, exempte d'ombres portées*. Ce que tendraient d'ailleurs à démontrer ses toiles dites de la rémission (soit du deuxième semestre 1889), où il prouve que lorsqu'il veut à nouveau *serrer* le dessin de près, Vincent en reste rigoureusement capable. A cette époque où il songe à un éventuel mariage avec Johanna Bongers, Théo se dit de son côté perclus de douleurs ; et ce de manière récurrente : sont-ce les premiers effets de sa maladie ? Ou est-ce le résultat de la pression que lui met continuellement son frère, même à 800 kilomètres de distance ? Cela y contribue a minima, à n'en point douter.

Deux peintres néerlandais aux noms à coucher dehors, venant d'Amsterdam, s'installent pour quelques jours chez Théo (ils y resteront plusieurs semaines), alors même que ses préparatifs de

Un essai romancé

mariage battent son plein. Nous sommes rentrés de plain-pied dans l'esprit communautariste. Ce qui donne l'occasion à Vincent de défendre sa boutique bec et ongles : « Qu'une nouvelle école *coloriste* (mot souligné par van Gogh) prendra racine dans le Midi, j'y crois, voyant de plus en plus que ceux du Nord se fondent plutôt sur l'habileté de la brosse et l'effet dit pittoresque que sur le désir d'exprimer quelque chose par la couleur même. » Tandis que lui, à la suite de Pissarro et de Gauguin, exalte la simplicité, le décoloré (faut-il entendre par là la modification des couleurs perçues ?) et le grave des effets de soleil. Sa *Chambre* peinte est une réussite (Vincent le sent tout de suite, d'autant plus que s'y confronter a été un exercice qui l'a vidé) ; ce que consacrera d'ailleurs largement la postérité. Il évoque Cézanne dont il est dit qu'il massacrait à coups de pied les toiles dont le rendu ne lui plaisait pas.

Un échange s'établit avec Gauguin qui de fait traversera la France entière parée de ses couleurs d'automne. Découvrir Arles en hiver ne signifie pas l'embrasser sous son meilleur jour (d'ailleurs Gauguin le notera dès son arrivée), mais la poésie opérera peu à peu avec le temps, lui promet son correspondant. Cette lettre datant de début octobre 1888 révèle toute ses intentions de promesse d'un avenir meilleur ; mais peut-être un peu trop bon enfant pour être réaliste ? Ce qui est certain, c'est que Van Gogh s'affaire : il va jusqu'à faire installer le gaz dans l'atelier pour que la lumière d'hiver sombre et triste ne les empêche pas de travailler. Ce que Théo, en alter ego toujours bienveillant, approuve : « Gauguin va donc venir (il est en effet annoncé pour le 20 du mois), cela changera beaucoup ta vie. J'espère que ton effort réussira à faire de ta maison un endroit où les artistes se sentiront chez eux. »

Un essai romancé

Vincent annonce avoir tellement donné qu'il doit maintenant se reposer et se restaurer, car il a mis toutes ses ressources et son énergie dans ses aménagements, ce qui inclue de faire un break ; et donc cesser de peindre au moins pour trois jours consécutifs, ses yeux d'ailleurs le faisant à nouveau souffrir. Pour autant, il ne montre, par écrit, aucun signe de nervosité et reste, en apparence du moins, totalement lucide. Il note néanmoins : « Enfin même alors (il parle d'un cas d'étude littéraire), je ne crois pas que ma folie serait celle de la persécution, puisque mes sentiments à l'état d'exaltation donnent plutôt dans les préoccupations d'éternité et de vie éternelle. » Il produit cependant un nouveau sujet de toile potentielle qu'il nomme *Le jardin du poète* pour la décoration de la chambre qu'il destine à Gauguin. Car toute cette effervescente soutient un but conscient : « (...) J'ai tout de même poussé aussi avant que j'ai(e) pu ce que j'avais en train, dans le grand désir de vouloir montrer (à Gauguin) du neuf et de ne pas subir son influence (car certes il aura, j'espère, de l'influence sur moi) avant de pouvoir lui montrer indubitablement mon originalité propre. »

Nous en sommes donc arrivés à la veille du séjour que Gauguin fit à Arles. Si je ne suis pas aveuglément les avis du présentateur de cette abondante correspondance, Georges Charensol ; si j'apporte sur le plan plastique des commentaires qui n'existent nulle part ailleurs, je vais pour un temps continuer de suivre ses explications pour vous en faire la synthèse, car « sur ces deux mois qu'il (Gauguin) passera avec Van Gogh ont été accumulés tant de commentaires qu'on a scrupule à en ajouter de nouveau. » Georges Charensol insiste en premier lieu sur la différence d'état d'esprit. Vincent argue de l'intérêt commercial de l'entreprise ; mais il a surtout un vide à combler : « Il souffre de

Un essai romancé

la solitude et une présence à ses côtés lui est devenue aussi indispensable que la peinture ou la nourriture. Or celui qui va venir c'est le peintre contemporain qu'il admire par-dessus tout, un maître qui, en Bretagne, a déjà groupé autour de lui une troupe nombreuse de disciples ; il sera le premier adepte du phalanstère que Vincent souhaite créer. »

Or les méfiances et préoccupations de Gauguin paraissent d'une autre nature : « Soyez tranquille, écrit-il à Emile Schuffnecker, l'ami qui l'a amené à la peinture ; tout amoureux de moi que soit *Théo Van Gogh*, il ne se lancerait pas à me nourrir dans le Midi pour mes beaux yeux. Il a étudié le terrain en froid Hollandais. » Mais au moins, il se sent hors d'affaire ; c'est-à-dire en mesure d'échapper à la vie rude qu'il vivait en Bretagne, « attendu que ce séjour a pour but de me faciliter le travail sans souci d'argent, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à me lancer. » Le deal paraît pourtant clair. Côté ressenti, si « tout, au début, semble bien marcher, (...) nous savons que, bien souvent, Vincent voit les choses non pas telles qu'elles sont mais telles qu'il voudrait qu'elles soient. » Or Gauguin est plus réaliste ; il écrit à Bernard : « Vincent et moi sommes bien peu d'accord en général, surtout en peinture. Il est romantique et moi je suis plutôt porté à un état primitif ; au point de vue de la couleur, il voit les hasards de la pâte comme chez Monticelli, et moi je déteste le tripotage de la facture. » Bref, pas insurmontable, en somme, puisque chacun est censé respecter la démarche de l'autre. Cependant, Georges Charensol conclut : « En réalité, entre le peintre orgueilleux qu'était Gauguin, épris d'exotisme et de primitivisme, et le « romantique » Vincent, précurseur de l'expressionnisme, il n'y avait rien de commun. » Mais si « leur mésentente était inévitable », cela suffit-il à expliquer tout le reste ? Sur ce point, je ne le crois pas

Un essai romancé

entièrement. Et c'est d'ailleurs ce que pense et exprime un autre personnage bien réel, spécialiste de la peinture de Henri de Toulouse-Lautrec (et qui, de fait, ne peut être soupçonné de parti-pris), que j'ai déjà eu le loisir de faire intervenir dans un autre ouvrage sur Léonard de Vinci : il y a probablement là-dessous un imbroglio bien plus profond que tout ce que l'histoire a retenu jusqu'ici.

VII- Perte tragique des repères

(décembre 1888 – mai 1890)

Lorsque Gauguin arrive à Arles, c'est pour Vincent un complet soulagement. Et la fièvre de produire jusqu'à épuisement le reprend, car sa situation ne saurait changer du jour au lendemain : il ne vend toujours pas et se sent redevable de plusieurs dizaines de milliers de francs non remboursés à son frère, tandis que le temps ne joue aucunement en sa faveur. De son côté, Théo vend finalement assez facilement un premier tableau de Gauguin ; ce qui nous fait nous demander, du fait que certaines œuvres de Vincent sont réellement d'une telle splendeur et qu'il n'a rien conservé par devers lui – Van Gogh suggère même à son frère d'en rapatrier une partie qu'il pourrait alors stocker dans son nouvel atelier à Arles -, si le fait de ne pas vendre ses tableaux n'est pas une politique délibérée de thésaurisation de son frère Théo ? Sur ce sujet, la suite nous éclairera. Car la peinture de Gauguin est déjà, pour sa part,

Un essai romancé

farouche et primitive ; et sa facture exacerbée échappe donc elle aussi à toute stratégie marchande de l'époque.

Or une fois le coup de feu de l'installation passé, les conditions quotidiennes s'éclaircissent peu à peu : coût de la vie partagé, apports financiers désormais sécurisés. Enfin, pourrait-on dire ! Cependant, au sein de cette atmosphère d'amorce chaleureuse, un premier détail apparaît : suite à une discussion avec Gauguin, il ressort que son objectif est de rejoindre la Martinique – ou en tout cas une île sous les tropiques - ; et il se fixe pour se faire un délai maximum d'un an. Ce qu'expose Vincent sans sourciller ni se départir de sa bonne humeur du moment. Son français pourtant se délite un peu ; mais Gauguin, en expert sûr de son jugement, admire son *Semeur* (nouvelle version), ses *Tournesols* et sa *Chambre à coucher*. Vincent se dit très intéressé par la personnalité de Gauguin qu'il qualifie d'être vierge à l'instinct de sauvage (sic !). Ce qu'il explicite par la notion de sanguin. Pendant ce temps, les missives émanant de Théo s'inquiètent de l'état de santé de son frère Vincent qui s'est récemment surmené en redoublant d'efforts.

Désormais, c'est Vincent lui-même qui encourage Théo à ne pas montrer ses toiles trop tôt et à un nombre réduit de personnes, dans le seul cadre privé de son appartement. Car il préfère attendre de disposer d'un lot suffisamment conséquent ; or le temps que ses toiles très empâtées sèchent (il faut compter un an !), rien ne sera disponible lors de l'Exposition universelle ; ce qui, pour autant, ne l'inquiète pas, car il ne se sent pas lié à l'événement. Parallèlement, Vincent spéculé sur l'attitude future de Gauguin ; il continue de conseiller son frère dans ses achats (ayant acquis un Monticelli du temps où il était à Paris) et l'oriente tout naturellement vers Emile Bernard, car il pense que celui-ci se

Un essai romancé

fixera à terme avec Gauguin. A cette occasion, on apprend qu'il existe bien, au moins en partie, une correspondance émanant de Théo. Fin octobre, ne sachant qu'avec un léger décalage que Gauguin est arrivé à Arles, Théo préconise à son frère de ne pas se rendre malade inutilement à propos de l'argent, ce qui sous-entend que c'est Vincent lui-même qui se met seul la pression.

Théo précise par ailleurs la nature de leur partenariat : « Tu peux si tu veux faire quelque chose pour moi, c'est de continuer comme par le passé et nous créer un entourage d'artistes et d'amis, ce dont je suis absolument incapable à moi seul, et ce que tu as cependant créé plus ou moins depuis que tu es en France. » De plus, en ce début du mois de novembre, Théo vend coup sur coup deux nouvelles toiles de Gauguin pour un montant de 600 francs lui revenant, ce qui leur assure à tous une certaine aisance. Gauguin raconte à Vincent ses voyages et son métier de marin, perché sur la hune ; mais s'est-il étendu sur le fait qu'il était alors de facto un soldat ? Il lui raconte aussi la Bretagne, et l'on perçoit clairement qu'il est déçu par l'horizon étroit (?) et plat qu'il découvre en Provence. Mais Vincent reste encore perturbé ; il note : « Je me sens encore le cerveau fatigué et sec, mais je me porte mieux cette semaine que la quinzaine précédente. » A son tour, Gauguin investit pour meubler son espace ; dans son cas, il est entendu que ses frais lui seront remboursés in fine puisque le matériel restera acquis à l'atelier lorsqu'il quittera Arles. Au moins, l'aspect matériel n'est pas source de discorde.

Finalement pour Vincent, Arles représente une situation intermédiaire idéale entre le Nord, dont l'épicentre reste Paris, et la route artistique du grand Sud, ouvrant sur l'Afrique et les tropiques. Sorte de plaque tournante pour artistes cherchant leur style et leur destination... Les deux peintres dînent désormais

Un essai romancé

ensemble et passent les longues soirées d'hiver à discuter, tandis que Vincent table déjà vers l'éventuelle venue des deux peintres Hollandais qui logent chez son frère, pour remplacer Gauguin. En attendant que les événements se dessinent d'eux-mêmes, Van Gogh tente de peindre la chute des feuilles dans le jardin des Alysamps. Durant cette période de gestation de *l'incident*, tout à l'air de se passer pour le mieux ; certainement trop bien !

Vincent et son alter ego travaillent d'arrache-pied et, le soir, sont éreintés. Pour la première fois de sa vie, à l'instigation de Gauguin, Vincent tente de travailler entièrement d'après ses souvenirs, car il fait trop froid pour sortir dehors. Il portraitise l'ensemble de la famille du facteur Roulin (homme de rigueur et de grande prestance), nouveau-né compris. Son frère Théo lui conseille de s'orienter vers la qualité plutôt que la quantité, car il est vrai que Van Gogh a tendance à considérer qu'il ne peint que des études préalables difficilement vendables. Quand on voit le résultat obtenu, difficile de lui donner raison ! Gauguin entreprend alors un tableau de lui peignant ses fameux *Tournesols*, tandis qu'il imagine un instant s'installer à Bruxelles, histoire de se rapprocher de sa femme – mais avec qui il y a pourtant incompatibilité d'humeur et certainement de mode de vie – et surtout de ses six enfants. Puis Vincent refuse une nouvelle fois d'exposer ; mais la raison en est cette fois-ci que l'endroit est un trou noir et qu'il faut donner un tableau pour avoir le droit d'y exposer, ce que même Gauguin lui suggère de refuser.

Sur les conseils de son frère aîné, Théo s'apprête à acheter la version des *Vendangeurs* de Gauguin. Mais leur position réciproque mérite clarification, surtout vis-à-vis des employeurs

Un essai romancé

de Théo. Ainsi Vincent s'explique-t-il : « Oui, je crois que pour l'exposition de mon travail, il faut s'expliquer bien nettement. Toi tu es chez les Goupil (en réalité leurs successeurs), tu n'as pas le droit de faire des affaires en dehors de la maison. Donc moi absent, je n'expose pas. Je répète ; chez Tanguy (vendeur de couleurs où il expose en devanture) c'est différent, pourvu que Tanguy sache bien qu'il n'a aucun droit (...) sur mes toiles, *aucun*. » Avant de poursuivre plus carrément et de manière un peu idéaliste : « Avec encore un peu de travail, j'aurai de quoi ne plus avoir besoin d'exposer du tout, c'est cela que je vise. » Tout est dit : la vente n'est en aucun cas sa priorité immédiate. Pour finalement se rendre compte que travailler de mémoire l'aide à obtenir un rendu plus précis, car il échappe ainsi aux aléas du terrain. Dessinant leur jardin du temps où ils étaient à Etten, il explique à sa sœur : « Je ne sais si tu comprendras que l'on puisse dire de la poésie rien qu'en arrangeant des couleurs, comme on peut dire des choses consolantes en musique. De même des lignes bizarres, cherchées et multipliées, serpentant dans tout le tableau, doivent non pas donner le jardin dans sa ressemblance vulgaire, mais nous le dessiner comme vu dans un rêve : à la fois dans (son) caractère, et pourtant plus étrange que dans la réalité. »

Gauguin étant un cuisinier hors pair (ce qui est loin d'être son cas), cela facilite la vie commune ; puis ils se mettent à confectionner eux-mêmes leurs cadres avec de simples baguettes de bois. Vincent exprime que tous les deux sont heureux de cette vie partagée. Il note que le caractère imaginaire donne un tour plus mystérieux aux représentations peintes. Pour ces échanges fructueux qu'il espérait tant, il qualifie Gauguin de *bien excellent ami*. Les trocs entre artistes continuant, il reçoit un portrait du

Un essai romancé

peintre Laval. On décèle aussi de l'agitation fébrile en action par le fait que les lettres de Vincent sont plus courtes, mais aussi plus concises ; la présence effective de Gauguin influant manifestement de manière positive sur l'environnement psychique de son interlocuteur. Une vie plus stable et un meilleur équilibre culinaire font que, pour ce qui le concerne, les difficultés gastriques de Gauguin s'estompent peu à peu, alors que cela ne fait qu'un peu plus de quinze jours que, malade, il est arrivé en Provence.

Lorsque Théo annonce qu'il veut déposer une toile de Vincent chez Boussod et Valadon, celui-ci trouve que son geste est sans intérêt, arguant qu'il n'est plus nécessaire que Théo vende pour qu'ensemble ils puissent vivre. Mais surtout, il indique clairement à cette occasion son ressentiment d'avoir travaillé six ans chez leurs prédécesseurs Goupil, ajoutant : « Nous étions absolument mécontents de tout, eux de moi, moi d'eux. » Et il confirme avoir personnellement une vieille dent contre cette maison et ses pratiques, alors même qu'il ne se prive pas, pour leur bien, d'y pousser ses collègues impressionnistes. Pour éviter les ennuis ou seulement les remarques désobligeantes, il demande carrément à Théo de ne plus vendre ses propres toiles, même à titre privé ; mais plutôt de profiter de celles qui lui plaisent pour son propre plaisir. Allez savoir...

Gauguin, qui travaille plus légèrement que lui – c'est-à-dire moins en pleine pâte -, indique à Vincent qu'il lui semble que ses toiles gagneraient à être faites moins rapidement, et lui conseille de mieux les soigner. Il lui montre comment dégraisser ses surfaces peintes afin qu'elles sèchent plus rapidement tout en les retouchant régulièrement. Il n'empêche qu'en tant que créateur touche-à-tout, il s'essaye parallèlement à manier la couleur directement au couteau ; tandis que pour ce qui est de Vincent,

Un essai romancé

celui-ci se rend vite compte qu'il n'arrive pas à contraindre sa manière de peindre, laquelle, par ailleurs, lui va si bien ; car il a besoin de son impulsion gestuelle pour obtenir les effets qu'à la fois il recherche et dans lesquels il excelle. Puis vient le 20 décembre : Gauguin accompagne Van Gogh jusqu'à Montpellier pour visiter le Musée Fabre, dont chacun ressort ébloui. Lors nos deux peintres se prennent à échanger sur leurs modèles en peinture... Jardins secrets s'il en est : « La discussion est d'une *électricité excessive* (c'est Vincent qui souligne), nous en sortons parfois la tête fatiguée comme une batterie électrique après la décharge. Nous avons été en pleine magie, car comme le dit si bien Fromentin : Rembrandt est surtout magicien. » Le compte-rendu que Van Gogh dresse de cette journée est plutôt limpide et circonstancié. Il y indique que Gauguin prétend revenir à sa forme ancienne ; et, pour sa part, il admet avoir souffert *cérébralement* au moment de sa venue à Arles (c'est-à-dire au printemps et à l'été) ; *mais le fait même de l'indiquer incite à penser qu'il se sent tiré d'affaire...* Bizarre autant qu'étrange, puisque le fâcheux incident connu de tous se profile désormais à une échéance de trois jours seulement ! Puis, une fois n'étant pas coutume, il est ici impératif de citer dans son intégralité le court billet que Vincent écrit à Théo la veille du drame :

« Mon cher Théo, je te remercie beaucoup de ta lettre, du billet de 100 francs y inclus et également du mandat de 50 francs (jusqu'à là, l'entrée en matière est on ne peut plus protocolaire). Je crois moi que Gauguin s'était un peu découragé de la bonne ville d'Arles, de la petite maison jaune où nous travaillons, et surtout de moi. En effet, il y aurait pour lui comme pour moi des difficultés graves à vaincre encore ici. Mais ces difficultés sont plutôt en dedans de nous-mêmes qu'autre part. En somme, je

Un essai romancé

crois moi qu'ou bien il partira carrément ou bien qu'il restera carrément. Avant d'agir, je lui ai dit de réfléchir et de refaire ses calculs. Gauguin est très fort, très créateur, mais justement à cause de cela il lui faut de la paix. La trouvera-t-il ailleurs s'il ne la trouve pas ici ? J'attends qu'il prenne une décision avec *une sérénité absolue*. Bonne poignée de main, Vincent. » Prenons acte : il n'y est question que de l'attitude de Gauguin ; aucunement d'un quelconque événement externe.

(fin du huitième fichier, état au 27/02/2024)